



127 05 127

LE

SOLDAT DE LA LOIRE,

(ÉPISODE DE 1821.)

DRAME-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. AUG. JOUHAUD ET GOBERT,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, le 29 décembre 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

MAURICE, ancien militaire.	M. RAUCOURT.
CHARLOTTE, sa fille.	M ^{me} ÉDELIN.
GUSTAVE JORLY, jeune médecin.	MM. ÉMILE DUPUIS.
RAMBERT, artiste dramatique	GOBERT.
COCARDEAU, adjoint de village	TOURNAN.
CADET, paysan.	CH. CABOT.
GARDÉS CHAMPÊTRES, PAYSANS.	

La scène se passe dans un village, aux environs de Nantes, en octobre 1821.



Le théâtre représente une place de village. A droite, une auberge avec cette enseigne : *A la Couronne*. A gauche, une maison d'assez jolie apparence; un banc de pierre se trouve à côté de la porte. Au milieu du théâtre un gros arbre; au fond, le village.

SCÈNE I.

CHARLOTTE, sortant de la maison à gauche.
 Pauvre père!... il dort!... profitons de son sommeil pour aller reporter mon ouvrage... — C'est le seul moment de bonheur qu'il éprouve... et encore, est-il parfois agité par de sombres rêves... — Monsieur le docteur Jorly ne tardera pas à venir... il ne manque jamais de se rendre chez nous, chaque matin, pour s'informer de la santé de mon père... Hâtons-nous... afin d'être de retour lorsqu'il arrivera... (Elle va pour sortir par la droite, Gustave Jorly arrive du même côté).

CHARLOTTE.
 J'allais reporter de l'ouvrage, monsieur Jorly.
 JORLY, avec intérêt.
 Ah! oui... vous travaillez... toujours!...

CHARLOTTE.
 Ne dois-je pas faire en sorte que mon pauvre père ne manque de rien?... il est déjà bien assez malheureux!...

JORLY.
 Et comment va-t-il, ce matin?...

CHARLOTTE.
 Il est toujours dans le même état... Calme d'abord, il ne parle... il m'écoute... tout à coup, ses yeux s'animent!... il prononce des mots sans suite... et soudain un affreux délire s'empare de lui!... il se croit encore sur un champ de bataille!... répond à la voix de son empereur qui l'appelle!... le voit ensuite sur son lit de mort, et une sombre stupeur succède alors à son délire.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, GUSTAVE JORLY.

CHARLOTTE, s'arrêtant.

Monsieur Jorly!

JORLY.

Où courez-vous donc, mademoiselle?...

JORLY, avec chagrin.

Eh quoi! tous les secours de la science seront donc impuissans contre cette cruelle maladie?... — Depuis la mort de Napoléon à Sainte-Hélène, la folie du brave Maurice a pris un caractère d'intensité qui, je dois l'avouer, laisse peu d'espoir de guérison.

CHARLOTTE, pleurant.

O mon Dieu!...

JORLY.

Je le vois encore, ce bon Maurice, ancien soldat de l'empire, vieux débris de cette brave armée de la Loire, revenant après son licenciement, dans ce village qui l'a vu naître. Maurice aimait Napoléon... Napoléon était son père! son dieu!... il l'avait suivi à l'île d'Elbe... il en était séparé... et je comprenais son chagrin, lorsque je le surpris sombre et pensif... mais, j'étais loin de soupçonner que ses regrets porteraient atteinte à sa raison... lorsque la nouvelle de la mort de l'empereur, qui arriva subitement, fit une telle impression sur le moral du vieux soldat, que, dans l'espace de quelques mois, de violents accès de folie remplacèrent cet air morne et chagrin que je remarquais en lui depuis son retour dans ses foyers.

CHARLOTTE.

Et dire que, depuis quatre mois, vos constants efforts, vos tendres soins n'ont pu le rendre à la raison!

JORLY.

Une circonstance fatale ajoute encore à la maladie de Maurice : il fut décoré des mains de l'empereur, à la bataille de la Moscowa; mais, les événemens qui ont suivi cette campagne, ont empêché qu'il ne reçût son brevet... Ce manque de formalité pour une croix qu'il a si bien méritée, est une des principales causes de son mal. Je fis un voyage à Paris, j'invoquai l'intervention d'amis puissans, pour savoir si, par hasard, ce brevet ne se trouverait pas dans quelque carton du ministère. Jusqu'à présent, je n'ai reçu, à ce sujet, aucune nouvelle favorable...

CHARLOTTE.

Ah! monsieur Jorly! comment pourrions-nous jamais nous acquitter envers vous?

JORLY.

Vous ne me devez rien, mademoiselle... le succès a-t-il couronné mes efforts?...

CHARLOTTE.

Est-ce votre faute?... n'avez-vous pas employé, pour guérir mon père, tout ce que la science a imaginé?... N'avez-vous pas eu pour lui tous les égards, tous les soins d'un tendre fils?... Ah! monsieur Jorly! vous prétendez que nous ne vous devons rien?... Oh! dites plutôt que vous avez l'âme grande et généreuse!... que vous voulez même vous dérober aux remerciemens

d'une pauvre fille qui, chaque jour, vous bénit et vous a voué une reconnaissance éternelle!...

JORLY, avec émotion.

Mademoiselle Charlotte!... vous pourrez... vous acquitter... peut-être, un jour!...

CHARLOTTE, vivement.

Oh! dites-vous vrai?...

JORLY.

J'ai un secret à... vous confier...

CHARLOTTE, le regardant.

Un secret!... (baisant les yeux.) Et quand me le confierez-vous, monsieur Jorly?...

JORLY, avec âme.

Quand votre père aura recouvré la raison!... quand je l'aurai rendu au bonheur!... Car, un pressentiment m'a dit qu'il ne faut pas encore perdre l'espoir d'arriver à ce résultat tant désiré!...

CHARLOTTE.

Ah! que le ciel vous entende!...

JORLY.

Mais vous sortiez, mademoiselle?... que je ne vous retienne pas... Je vais entrer chez votre père... je le verrai!...

CHARLOTTE.

Il repose!...

JORLY.

J'attendrai son réveil!...

CHARLOTTE.

Je cours et je reviens!...

(A part.)

Air de *Pauvre Jacques*.

Un peu d'espérance
Renaît en mon cœur;
Car j'ai confiance
En notre docteur.

JORLY.

Attendons... peut-être
Dieu nous guidera.

CHARLOTTE, à part.

Moi, je crois connaître
Son secret déjà!...

CHARLOTTE ET JORLY, ensemble.

Un peu d'espérance
Renaît en mon cœur;
Ayons confiance
En Dieu protecteur.

(Charlotte sort vivement par la droite.)

SCÈNE III.

JORLY, seul, la regardant partir.

Bonne fille!... comme elle a soin de son père!... aucune fatigue ne lui coûte... Elevée dans un

pensionnat, aux frais du gouvernement, elle n'a pris ni les manières musquées, ni la coquetterie de la plupart de ces demoiselles... elle agit d'après son cœur... Ah! c'est son dévouement qui a fait naître en moi cet amour dont j'étais prêt tout à l'heure à lui faire l'aven!... car je l'aime!... Oh! oui!... mais avant de lui demander un tendre retour, sachons le mériter!... — Mon Dieu! seconde mes efforts, et tu feras à la fois trois heureux!... car une bonne fille doit faire une excellente femme!... — Voyons donc notre pauvre malade... (Il va pour entrer dans la maison, mais il s'arrête sur le seuil et écoute.) J'entends marcher!... (Regardant.) Il vient de ce côté!... Ne nous montrons pas d'abord, et étudions encore une fois son mal. (Il se tient à l'écart.)

SCÈNE IV.

JORLY, au fond; MAURICE, sortant de chez lui.
(Il porte une veste et un bonnet de police.)

(Musique militaire en sourdine. — Calme d'abord, il marche lentement, vient s'asseoir sur le banc de pierre, et dit:)

MAURICE.

Ah!... il paraît que nous allons faire une halte... Peut-être nous fera-t-on bivouaquer ici... Oh! non... nous venons de passer la Sambre... Parbleu! il faut que j'inscrive cette date... 15 juin... 1815... (Il a l'air d'écrire sur un carnet.) Les Prussiens sont en bataille sur les hauteurs de Fleurus! (Se levant.)—L'empereur!... (Il fait le geste de présenter les armes.) Il vient de donner le signal de l'attaque!...—Le pas de charge!...

Aux des Habitans des Landes.

Ran plan! plan! plan! plan! plan! plan!
Ces mêmes champs par la victoire,
Furent illustrés autrefois.
Ran plan! plan! plan! plan! plan! plan!
Fleurus au temple de mémoire
Sera bientôt inscrit deux fois.
Ran plan! plan! plan! plan! plan! plan!
Malgré le feu de l'artillerie,
Chargeons l'ennemi, tambour battant!
Ran plan! plan! plan! plan! plan! plan!
Que l'Europe entier' nous défie,
Quand l'empereur a dit: *En avant!*...
Contre l'Europ' qui nous défie,
Nous marcherons tambour battant!
Ran plan! plan! plan! plan! plan! plan!
plan! plan!

L'ennemi est culbuté!... Victoire!...—Nous marchons sur Ligny!... En avant!... Corbleu!... Il fait chaud ici!... Que de sang!... que de fumée!... que de cadavres!... N'importe?... Il faut que nos bivouacs soient établis, ce soir, sur ce fatal plateau!... En avant, la vieille garde!...

Ligny est à nous... (Transition.)—«Maurice!... que veux-tu?... (Portant la main à son bonnet de police.) Rien, mon empereur!... —La croix?... —Je l'ai déjà, mais... vous avez oublié de m'envoyer mon brevet... — Tu l'auras!... — Merci, mon Empereur... Cristi!... je ne l'ai pas volé!... » (Plus agité.) Waterloo!... qui parle de Waterloo?... Oui!... je me rappelle!... on nous a trahis!... vendus!... Ces soldats mutilés, ce sont mes frères, mes amis!... La victoire nous échappe!... Il faut fuir!... Fuir! jamais!... Mourir!... Oh! oui, mourir!... (Il a l'air de charger son fusil et de faire feu.) Mille canons!... la mitraille anglaise ne veut donc pas du grenadier Maurice!... Frappez donc (Avec délire.) Mon Empereur! où est-il?... Ils l'auront tué!... je ne le vois plus!... je ne l'entends plus!... (Musique.) Oh! mais, par pitié!... Frappez-moi!... Frappez-donc!... (Il tombe épuisé sur un banc.)

JORLY, s'approchant.

Monsieur Maurice!

MAURICE, plus calme.

Qui m'appelle?

JORLY.

C'est moi... votre ami....

MAURICE, le regardant.

Monsieur Jorly!... (Il lui prend la main.) Oui... je vous reconnais... vous me témoignez de l'intérêt, vous... vous venez me rendre visite, souvent... aussi, je vous estime... votre amitié est mon seul bien!...

JORLY, à part.

Pourquoi ces momens de calme sont-ils si rares?...

MAURICE.

Ah! si vous saviez!... je viens de faire un songe affreux!... mon Empereur était mort!... ils l'avaient tué!... eux!... les Anglais!...

JORLY.

Éloignez ces sombres pensées....

MAURICE.

Oui... vous avez raison....

JORLY.

Comment vous trouvez-vous, ce matin?...

MAURICE.

Très-bien!... je ne suis pas malade, moi... Si ce n'étaient quelques anciennes blessures... — Mais, parlons de vous... vous paraissez inquiet, soucieux... allons, corbleu!... de la gaieté!...

JORLY, à part, le regardant.

Que dit-il?...

MAURICE, lui prenant le bras, et d'un air de confiance.

Vous ne savez pas la nouvelle?... Oh! une excellente nouvelle!...

JORLY.

De quoi s'agit-il?...

MAURICE.

Nous allons quitter l'île d'Elbe!...

JORLY, à part.

Je me flattais déjà d'un vain espoir...

MAURICE, s'animant.

C'est aujourd'hui le 26 février 1815!... nous voilà en bataille sur le port!... on s'embarque!... le brick *l'Inconstant* met à la voile!... nous partons!... vivat!...

JORLY.

Maurice!... calmez-vous!.....

MAURICE.

Je suis d'une joie!..... nous allons revoir la France!..... la France! entendez-vous?...

AIR de la *Vieille*.

C'est le sol de notre patrie,
Que bientôt nous allons fouler!
En r'voyant cette terr' chérie.

De plaisir que d' larm's vont couler!
De bonheur, j'ai l'âme attendrie,
Et j' sens déjà mes pleurs couler!

Oui! j' sens déjà mes pleurs couler!

C'est pour toujours qu' nous quittons cette plage,
Et qu' nous faisons nos adieux à c' rivage!...
Par tons gaiement, partons, plus d'esclavage!
L' ciel nous protège et guid' notre équipage!...
Salut, enfin, salut, beau sol français!

Je te revois, plus de regrets!

Et puisque Dieu m' permet d'y revenir,

Pour ma bell' Franc' j' pourrai mourir!

Le vieux soldat pourra mourir!

JORLY, à part.

Tâchons de le distraire de ces souvenirs.....
(Haut) Maurice, je voulais... vous prier de me donner cette revanche... vous savez?... les cartes sont ma passion!... et vous m'avez battu l'autre jour...

MAURICE.

Corbleu! j'en ai battu bien d'autres, dans ma vie!... les Prussiens...

JORLY.

Entrons chez vous...

MAURICE, sans l'écouter.

Les Autrichiens...

JORLY.

Je le sais, mais...

MAURICE.

Les Espagnols...

JORLY.

Venez avec moi...

MAURICE.

Et les cosaques... oh! les cosaques!...

JORLY, cherchant à le faire entrer dans la maison.

AIR : *Fragment du Châlet*.

Entrons dans votre demeure...

Ce matin, le temps est frais.

Nous reprendrons tout à l'heure

Le récit de vos hauts faits.

MAURICE.

Nous parlerons des cosaques!...

JORLY.

Laissez-les donc en repos...

MAURICE, vivement.

Non! j' veux leur donner des claques!...

Vit', qu'on m'apporte leurs dos...

Ensemble.

JORLY.

Entrons dans votre demeure, etc.

MAURICE.

Entrons donc dans ma demeure,

Je vous suis, mais je voudrais

Là d'dans, reprendre' tout à l'heure

Le récit de nos succès.

(Jorly et Maurice entrent dans la maison.)

SCÈNE V.

RAMBERT, vêtu d'une redingote de voyage;
CADET, le précédant. (Il porte une malle et une valise.)

CADET.

Par ici, Mossieu, par ici...

RAMBERT.

Eh bien, mon garçon, où est l'auberge dont tu m'as parlé?...

CADET.

La v'là!... c'est ici... vous voyez l'enseigne :
A la Couronne!...

RAMBERT, regardant.

En effet!...

CADET.

C'est la meilleure du village... il n'y en a pas d'autres...

RAMBERT, souriant.

C'est toujours comme cela...

CADET.

La cuisine y est soignée, allez!... on met le pot-au-feu le premier de chaque mois... puis on allonge le bouillon... jusqu'an 31 inclusivement... nous ne sommes qu'au 29... ainsi, vous l'aurez bon...

RAMBERT, gaiement.

C'est clair...

CADET.

Je vous en réponds... — Par exemple! les lits sont excellents!... un matelas et trois paillasses... vous s'rez là-dessus comme dans de la plume...

RAMBERT, riant.

Je vois que j'ai bien fait de te prendre pour *Cicéron*...

CADET, à part.

Comment c'qu'il a dit?... (Haut.) Pour qui me prenez-vous?...

RAMBERT.

Pour guide... pour *Cicero*...

CADET.

Ah! pour *Cice*... V'là un drôle de mot...

RAMBERT, à lui-même.

Je compte me remettre en route demain matin... installons-nous donc à *la Couronne*... je n'en mourrai pas pour une nuit... (Haut) Eh bien, mon garçon, entre dans cette auberge... demande si l'on peut me loger...

CADET.

Ah! dam!... elle est toujours encombrée de voyageurs, *la Couronne*... excepté les jours où il n'y a pas un chat...

RAMBERT.

S'il en est ainsi aujourd'hui, tu te feras donner une chambre, et tu y déposeras ma malle et ma valise...

CADET.

Ça suffit, Mossieu... (A part, en entrant dans l'auberge.) Quand j'dis qu'il n'y trouvera pas un chat, je me trompe... il y en a toujours dans la gibelotte...

SCÈNE VI.

RAMBERT, seul.

Demain matin, je prendrai la diligence de Nantes... la grand'route passe à une portée de fusil de ce village... j'irai rejoindre la voiture en me promenant... — Je n'ai pu résister au désir de revoir un jeune homme du nom de Jorly, docteur en médecine, qui, l'an dernier, dans un voyage qu'il fit en Belgique, me prodigua les soins les plus assidus... — Je me trouvais, par hasard, à table avec lui... lorsqu'un mal subit mit un instant ma vie en danger!... aussitôt il m'administra les secours de son art avec un désintéressement qui, malheureusement, a peu d'exemples dans les annales de la médecine... — Je fus bientôt rétabli... il partit... en me disant qu'il retournerait dans son pays... c'est bien ce village qu'il m'a désigné!... et je veux, en me rendant à Nantes, lui prouver que le souvenir d'une bonne action est toujours présent à ma mémoire... — Dans ce siècle égoïste, on trouvera peut-être extraordinaire que je me détourne de mon chemin pour presser la main d'un ami qui m'a rendu service... mais, je suis artiste... et les artistes savent se souvenir d'un bienfait... ils sont encore de l'âge d'or... quoiqu'ils en soient peu fournis...

AIR : *Vos Maris en Palestine.*

Si l'on connaissait la vie
De l'artiste, né Français,
On lui porterait envie;
Car, en tous lieux, le succès
Attend l'artiste français.

Jamais chagrin ne l'attriste,
Il n'a jamais de soucis...
Point de peines, ni d'ennuis;
Ne possédant rien... l'artiste
Partage avec ses amis. (*Bis.*)

Je pourrais lui faire parvenir cette lettre que m'a confiée un de ses amis de Paris, mais, je n'aurais pas le plaisir de revoir mon cher docteur... — Ce paysan m'indiquera probablement la demeure de M. Jorly... je vais m'en informer...

SCÈNE VII.

RAMBERT, CADET, sortant de l'auberge.

CADET.

Je vous annonce, Mossieu, que, sur ma recommandation, *la Couronne* consent à vous loger...

RAMBERT, souriant.

C'est trop d'honneur, en vérité!...

CADET.

De tous les voyageurs, grâce à ma protection, c'est vous qui serez le mieux traité... (A part.) il n'y aura que lui...

RAMBERT.

C'est bien... — Voilà pour ta peine... (Il lui donne une pièce de monnaie.)

CADET.

Merci, Mossieu...

RAMBERT.

Ce n'est pas tout...

CADET, tendant la main.

Donnez toujours...

RAMBERT, riant.

Tu ne me comprends pas...

CADET.

Y a-t-il encore quelque chose pour vot' service?...

RAMBERT.

Oui... — Tu dois connaître M. Jorly?...

CADET.

Mossieu Jorly... le médecin?...

RAMBERT.

Précisément!...

CADET.

Tiens! si je l'connais!... c'est le meilleur médecin du village... il n'y en a pas d'autre...

RAMBERT.

Pourrais-tu m'indiquer sa demeure?...

CADET.

C'est ben facile... (Lui montrant la droite.) il loge au bout de c'te grande rue que vous voyez-là... une grande rue... où c'qu'il n'y a pas de maisons...

RAMBERT, regardant.

Au bout de cette avenue?

JORLY.

Oui... vous y étiez parfait!...

RAMBERT.

Ah! j'ai été bien dédommagé des études que ce personnage a exigées, par l'effet que j'y ai produit...

JORLY.

J'avoue que l'illusion était complète!...

RAMBERT.

N'est-ce pas?... J'ai encore le costume dans ma malle!...

JORLY.

Vraiment!...

RAMBERT.

Et moi qui ne songeais pas à vous remettre un paquet cacheté dont on m'a chargé!...

JORLY.

Un paquet?... pour moi?

RAMBERT.

Oui... C'est un employé du ministère de la guerre qui me l'a remis... Je parlais de vous devant lui... et votre nom lui a rappelé une commission qu'il avait probablement oubliée... (Il lui remet le paquet.)

JORLY, vivement, à lui-même.

Un employé du ministère!... Si c'était!... (à Rambert.) Vous permettez?...

RAMBERT.

Point de gêne...

JORLY, qui a déchiré l'enveloppe.

C'est cela!...—Oh! quelle idée!... Si j'osais!... le projet est hardi!... Mais s'il pouvait réussir!...

RAMBERT, le regardant, avec surprise.

Qu'a-t-il donc?... Est-ce que le médecin aurait pris le rôle du malade?...

JORLY, toujours à lui-même.

Les moyens désespérés sont quelquefois les meilleurs!... (Haut.) Monsieur Rambert, écoutez-moi!...

RAMBERT.

Parlez!...

JORLY, à part.

Oui!... tentons ce dernier effort....

RAMBERT.

Expliquez-vous....

JORLY, regardant par la droite.

On vient.... c'est Charlotte!...

RAMBERT.

Eh bien! entrons dans mon auberge!...

JORLY, vivement.

C'est cela.... (avec agitation.) Je vous y rejoins dans l'instant!...

RAMBERT, à part, en riant.

En vérité, si je n'étais en Bretagne, je me croirais à Charente.... (Haut.)

AIR : *Assez dormir, ma belle.*

Ensemble.

RAMBERT.

Mais, comptez sur mon zèle!
A l'amitié fidèle,
Je saurai, cher docteur,
Pour rendre un bon office,
Pour vous être propice,
Vous servir de tout mon cœur.

JORLY.

Je compte sur le zèle
De cet ami fidèle!
Ici point de frayeur.
Pour rendre un bon office,
Pour nous être propice,
Il agit de tout cœur.

(Rambert entre dans l'auberge.)

SCÈNE IX.

JORLY, puis CHARLOTTE.

JORLY, seul.

Oui!... ce projet me sourit!...

CHARLOTTE, arrivant.

Pardon, monsieur Jorly... je vous ai fait attendre...

JORLY, préoccupé.

Mademoiselle Charlotte!... je vous en prie!... allez trouver votre père!...

CHARLOTTE.

Serait-il en danger?...

JORLY.

Non!... ne vous alarmez pas!... au contraire... espérez!... (Il entre vivement dans l'auberge.)

SCÈNE X.

CHARLOTTE, seule.

Qu'a-t-il donc?... pourquoi ce trouble?... — Oh! je ne crains rien pour mon pauvre père, puisque M. Jorly m'a dit d'espérer... — Et puis, ce secret qu'il a à me confier... et qu'il ne me dira que lorsque mon père aura recouvré la raison... il ne sait pas que je l'ai deviné... il est si difficile de cacher ces secrets-là à une jeune fille qui, de son côté, ne demande pas mieux que d'avoir deviné juste... M. Jorly m'aime... je l'ai bien vu... et moi... (Soupirant.) Ah! je crois... qu'il ne m'est pas indifférent... ou plutôt... j'en suis sûre...

AIR : *A l'âge heureux de quatorze ans.*

Il me semble qu'avec le mien
Son caractère sympathise.
Il parlera... je sais fort bien
Ce que je désire qu'il dise.
Il m'aime!... c'est de son amour
Qu'il veut faire l'aveu sincère...

Moi, je voudrais lui rendre, un jour,
Les soins qu'il prodigue à mon père!
Oui, je voudrais lui rendre, un jour,
Les soins qu'il prodigue à mon père.

J'ai deux motifs au lieu d'un, maintenant, pour
désirer cette guérison... le bonheur, le repos de
mon père, d'abord... ensuite, le désir d'entendre
M. Jorly, nous dire son grand secret... espé-
rons!... (Elle rentre chez Maurice.)

SCÈNE XI.

COCARDEAU, CADET.

COCARDEAU, à Cadet, en entrant.

Tu es bien sûr que c'est un étranger, un voya-
geur?...

CADET.

Puisqu'il a une malle et une valise...

COCARDEAU.

C'est juste... — Et tu dis qu'il est logé à la
Couronne?...

CADET.

Tiens!... c'est moi qui lui ai servi de *Cicé*...
(Il cherche.)

COCARDEAU.

De quoi?...

CADET.

De guidel, enfin...

COCARDEAU.

Il était donc à cheval?...

CADET.

Non... pourquoi?...

COCARDEAU.

C'est que tu parles de guides...

CADET.

C'est moi...

COCARDEAU.

Le cheval?...

CADET.

Eh! non!... le guide.

COCARDEAU.

Ah!... — Et, dis-moi, Cadet?... quel air avait-
il?...

CADET.

Mais... un air...

COCARDEAU.

Ne me trompe pas...

CADET.

Un air... comme tout le monde...

COCARDEAU.

Il n'avait pas de mauvais air... je suis au cou-
rant... c'est bien... — Vois-tu, Cadet, mon ami,
on est bien aise de savoir à qui l'on donne l'hos-
pitalité...

CADET.

C'est juste...

COCARDEAU.

Il y a tant de personnages suspects à pré-
sent...

CADET.

C'est clair...

COCARDEAU.

AIR : *Vaudeville de Partie et Revanche.*

C'est qu'il faut avoir de la tête
Pour sortir d'un pareil tracas ;
C'est un procès, c'est une enquête...
C'est toujours nouvel embarras,
Tout autre n'en sortirait pas.
De mes administrés j'espère

Dans quarante ans encor, s'il plait au ciel,
Mériter le titre de maire,
Par mon amour tout paternel. (*bis.*)

Sois tranquille, mon garçon... je saurai recon-
naître les petits services que tu me rends... la
première place vacante... ce n'est pas toi qui
l'auras... mais, je te promets que la seconde...

CADET.

Ah! Mossieu l'adjoin!... vous me confusion-
nez... (Tendant la main.) Est-ce qu'il n'y a pas
de *pour-boire*?...

COCARDEAU.

Il y a une fontaine à deux pas...

CADET.

Merci, Mossieu l'adjoin!... (A part.) Il n'est
pas très-généreux, mais c'est égal... il m'a pro-
mis une place...

COCARDEAU.

Voyons... il faut que j'entre à l'auberge de la
Couronne... je veux voir les papiers de ce voya-
geur... il doit avoir des papiers...

CADET.

Sans doute... qu'est-ce qui n'a pas de papier?
au prix où il est...

COCARDEAU.

Non... je veux dire un passeport...

CADET.

Ah!... un passeport!...

COCARDEAU.

Un acte de naissance... un extrait de bapté-
me...

CADET.

Pour peu qu'il ait été baptisé, il doit avoir un
extrait de baptême...

COCARDEAU.

Sans doute... — Entrons... (Il va pour entrer
dans l'auberge, Jorly en sort.)

SCÈNE XII.

CADET, COCARDEAU, JORLY.

COCARDEAU.

Eh! c'est Monsieur Jorly! notre cher doc-
teur!...

JORLY, à part.

Maudit soit l'importun!...

COCARDEAU.

Je suis enchanté de vous rencontrer, docteur!...
ma femme est toujours souffrante...

JORLY, préoccupé.

Ja la verrai...

COCARDEAU.

Ma fille a des maux d'estomac...

JORLY.

C'est bon...

COCARDEAU.

Vous croyez?...

JORLY.

Je vous rendrai visite...

COCARDEAU.

Ma belle-mère a un catarrhe, et mon beau-fils
une fluxion... ça le rend même très-laid, mon
beau-fils...

CADET, à part.

C'est donc un hôpital que c'te maison-là?...

COCARDEAU,

Mais, j'entre dans cette auberge... un voya-
geur s'y est installé, et je vais m'assurer s'il est
en règle...

JORLY, à part.

Quel contre-temps!... (Haut.) Je le connais!...

COCARDEAU.

Ah! ah!...

JORLY.

C'est un ami... il est... très-malade en ce mo-
ment...

COCARDEAU.

Le voyageur?...

JORLY.

Oui... je viens de le faire mettre au lit... (A
part.) Il faut l'éloigner!... (Haut.) Vous m'o-
bligeriez beaucoup... si vous vouliez avoir la
bonté de revenir... plus tard...

COCARDEAU, hésitant.

Plus tard?... cependant... s'il n'a pas de pa-
piers...

JORLY, vivement.

Je réponds de lui!... son état est très-alar-
mant, voyez-vous...

COCARDEAU.

Et vous dites que vous répondez de lui?... ah!
ça, entendons-nous...

JORLY, à part.

Peste soit de l'imbécile!... (Haut.) Je réponds
de sa moralité, de sa probité... mais, non de son
existence...

COCARDEAU.

Ah! j'entends... — Allons, je repasserai plus
tard...

JORLY, à part.

Dieu soit loué!...

COCARDEAU, bas à Cadet.

Cadet, mon ami!... ne t'éloigne pas... rôde
dans les environs... et si tu vois quelque chose
de louche, tu viendras m'en avertir...

CADET, bas.

Soyez tranquille...

COCARDEAU.

Au revoir, docteur.

JORLY, avec impatience.

Au revoir!...

COCARDEAU, bas à Cadet.

AIR de Moustache.

Regarde bien!...

CADET, bas.

Ne craignez rien!...

COCARDEAU, bas.

Écoute bien...

CADET, bas.

Je n'perdrai rien.

COCARDEAU, bas.

Il faut bien voir...

CADET, bas.

J'promets d'avoir...

COCARDEAU, bas.

Un œil sur eux!...

CADET, bas.

J'en aurai deux!

(Cocardeau sort par la gauche, Cadet par la droite.)

SCÈNE XIII.

JORLY, seul.

Enfin!... nous en voilà débarrassés!... (Appe-
lant à la porte de la maison de Maurice.) Made-
moiselle Charlotte!...

SCÈNE XIV.]

CHARLOTTE, JORLY.

CHARLOTTE, accourant.

Que désirez-vous, M. Jorly?...

JORLY.

Faites venir votre père!...

CHARLOTTE.

Faut-il toujours espérer, Monsieur Jorly?...

JORLY.

Oui!... mais, hâtez vous!...

CHARLOTTE.

j'y cours!... (Elle rentre dans la maison.)

JORLY, seul.

O mon Dieu! favorise mes projets!... fais qu'ils
réussissent au gré de mes désirs, et ma tâche
sera remplie!... — Voici Maurice!... (Il se tient
à l'écart.)

SCÈNE XV.

JORLY, près de l'auberge; MAURICE, conduit par CHARLOTTE; puis CADET et RAMBERT.

CHARLOTTE, sortant de la maison avec Maurice, à part, à demi-voix.

AIR : *Accourez bergerettes.*

Espérance (*bis*),

M'a dit notre docteur.

Confiance,

Et prudence...

Mais, malgré moi, j'ai peur.

Ensemble.

JORLY, bas.

Du silence! (*bis.*)

Prolongeons son erreur.

Espérance,

Et prudence!...

Rendons-lui le bonheur!

CHARLOTTE, bas.

Espérance! (*bis.*) etc.

MAURICE, à Charlotte.

Où me conduis-tu donc?...

CHARLOTTE.

Asseyez-vous sur ce banc... le temps est beau... un peu d'air vous fera du bien...

JORLY, à part.

J'éprouve une émotion... au moment décisif... «Mons donc, du courage! et que Dieu nous protège!... (Il entre vivement dans l'auberge.)

MAURICE, avec tristesse.

Où... le 5 mai... oh! cette date est gravée là!... en lettres noires... c'est un grand jour de deuil!...—Voilà son tombeau!... (Musique douce, en sourdine.) le tombeau de mon empereur!... (Il se découvre.) Il repose là... car, ils l'ont tué!... prions pour lui... (Il s'agenouille, puis se relève et a l'air de couper des fleurs qu'il jette sur le tombeau.) Reçois, ô mon empereur, cet hommage du vieux soldat!... (Il porte la main à ses yeux, et reste absorbé par la douleur.)

CADET, arrivant au fond, à lui-même, bas.

Voyons ce qui se passe de ce côté... (Il se cache derrière l'arbre.)

(Jorly sort de l'auberge avec Rambert revêtu du costume que portait Napoléon. — Rambert reste sur le seuil.)

CADET, l'apercevant, et avec stupéfaction, à part.

Que vois-je?... une redingote grise!... un petit chapeau!... c'est Buonaparte!... et on disait qu'il était mort!... croyez donc aux journaux!... Couvrons avertir monsieur l'adjoint. (Il sort vivement, mais sans bruit.)

Jorly a fait des signes d'intelligence à Rambert et à Charlotte; celle-ci remonte la scène et va rejoindre le docteur; tous deux se tiennent à l'écart. — Maurice et Rambert occupent seuls le devant de la scène.)

RAMBERT, sortant tout-à-fait de l'auberge, à haute voix, et prenant le ton et la démarche de l'Empereur. (A la cantonnade.)

C'est bien, général!... je suis content... votre division a fait des prodiges de valeur... je ne l'oublierai pas!...

MAURICE, frappé par ces paroles et par l'accent de cette voix, se retourne, regarde Rambert, pousse un cri, a l'air de sortir d'un rêve, se lève précipitamment, veut prononcer ces mots :

Mon empereur... (Il retombe sur le banc, le trouble, l'émotion ne lui permettent pas d'achever.)

RAMBERT-NAPOLÉON, près de lui.

Grenadier!... tu étais à Marengo?...

MAURICE, cherchant à rappeler ses souvenirs.

Où suis-je donc?... mais, c'est bien lui!...

(S'écriant.) C'est bien mon empereur!... ah! sire!...

(Tombant à ses genoux.) C'est vous!... vous, que je revois!...

RAMBERT-NAPOLÉON.

Relève-toi!...—Tu te nommes Maurice... c'est toi qui m'as fait boire la goutte à Smolensk...

MAURICE, se frappant la tête.

En effet!...

RAMBERT-NAPOLÉON.

Le 20 avril 1814, je t'ai vu à Fontainebleau, dans cet immense carré dont chaque soldat me rappelait un jour de victoire!... tu étais là lorsque je fis mes adieux à ces vieux guerriers qui, depuis vingt ans combattaient sous mes ordres!... tu m'écoutais en silence!... tes yeux étaient remplis de larmes... car, tu pleurais, Maurice!...

MAURICE, vivement ému.

Oui!... oui!... pour la première fois!...

RAMBERT-NAPOLÉON.

J'avais eu soin de te faire porter sur la liste des braves qui devaient partager mon exil de Porto-Ferrajo!... tu m'as suivi à l'île d'Elbe!...

MAURICE.

L'île d'Elbe!... oui!... je me souviens!...

RAMBERT-NAPOLÉON.

Dans cette île qui pour nous était une patrie!... nous y parlions de nos campagnes... au milieu de nos récits, le nom de la France faisait toujours battre notre cœur!...

MAURICE.

Quels souvenirs!...

RAMBERT-NAPOLÉON.

C'est toi qui, le lendemain d'une grande bataille, me demandas pour toute récompense d'un trait de courage de la veille, un léger secours pour ta pauvre mère, malade, infirme...

MAURICE.

Ma mère!... oui!... vous l'avez rappelée à la vie!...

RAMBERT-NAPOLÉON.

A Waterloo, tu faisais partie du dernier bataillon de ma garde, au milieu duquel je voulais

mourir les armes à la main !... tu me faisais signe de m'éloigner !... ce bataillon était composé de mes compagnons de l'île d'Elbe !... — Pour la première fois de leur vie, ils désiraient se séparer de moi !... ils voulaient mourir, ils refusaient, pour la première fois encore, de me faire partager leur destinée !... oh ! je te reconnais, Maurice !... tu es un de ces braves !... viens donc serrer la main de ton général !... approche donc, pour que ton empereur puisse presser la tienne. MAURICE, se précipitant sur la main que Rambert lui présente.

Votre main, mon empereur !... votre main !... oh ! vous voulez donc me faire mourir de joie et de bonheur !...

RAMBERT—NAPOLÉON.

Mais, tu fus décoré à la Moscowa ?...

MAURICE, tristement, mais avec de l'égarement. Décoré !... oui... je me rappelle !... (Il a l'air de chercher sa croix sur sa poitrine.) la funeste retraite... nos désastres... pas de brevet !...

RAMBERT—NAPOLÉON, tirant de sa poche un paquet cacheté.

Eh bien, tiens !... le voilà !... tu vois que je ne t'ai pas oublié ?...

MAURICE, prenant le papier et l'ouvrant vivement. (Avec délire.)

Il serait possible !... mon brevet !... (Le regardant.) oui !... le voilà !... le voilà !... cette croix que j'avais si bien méritée, je ne pouvais la montrer !... je n'avais pas de titre... et pourtant, je la tenais des mains de l'empereur !... je souffrais !... je n'existais plus !... mais, je le possède enfin ce brevet tant désiré !... (Il ouvre sa veste, et fait voir sa croix sur sa poitrine.) Oh ! c'est trop !... c'est trop !... mon Dieu !... mon Dieu !... me laisseras-tu succomber à mon bonheur !... ah !... (Il tombe sans connaissance.)

CHARLOTTE, se précipitant vers lui.

Mon père !...

JORLY, à part.

La crise a été violente !...

RAMBERT, bas à Jorly, changeant de ton.

Êtes-vous content, docteur ?...

JORLY, bas à Rambert.

Vous avez joué votre rôle en véritable comédien !...

(Rambert rentre dans l'auberge, en reprenant la démarche et la tournure de l'empereur.)

CHARLOTTE, près de Maurice toujours sans connaissance.

Monsieur Jorly !... voyez donc !... je tremble !...

JORLY.

Ne vous alarmez pas... — Il revient à lui !...

CHARLOTTE, à son père.

C'est moi !... c'est votre Charlotte !...

MAURICE, levant la tête, et regardant autour de lui, avec calme.

Ma fille... Monsieur Jorly...

JORLY, bas à Charlotte.

Plaçons-le sur ce banc... (Jorly et Charlotte le soulèvent, et le font asseoir sur le banc de pierre.)

SCÈNE XVI.

CHARLOTTE, MAURICE, JORLY, à gauche ; COCARDEAU, CADET, suivis de paysans et de gardes-champêtres armés de fusils. (Ils paraissent au fond.)

COCARDEAU, revêtu d'une large écharpe blanche, et armé d'un vieux fusil. (Bas à Cadet.)

Tu es bien sûr de ce que tu as vu ?...

CADET, bas.

Pardine !... il avait un petit chapeau et une redingote grise !...

COCARDEAU,

C'est bien singulier... cet homme là est donc immortel ?... ou bien il fait le mort ?... (Aux gardes.) Cernez la maison... (Il indique l'auberge.) (Jorly et Charlotte entourent Maurice, et ne s'aperçoivent pas de ce qui se passe.)

MAURICE, avec calme.

Je l'ai vu !... est-ce un rêve ?... mais ce brevet ?... c'est bien le brevet de ma croix !...

JORLY.

Oui, monsieur Maurice !... vous n'aurez plus rien à désirer !...

MAURICE.

Il me semble que je sors d'une longue et cruelle léthargie... Charlotte, ma fille... Monsieur Jorly... mon ami !... (Il leur prend les mains.)

JORLY, bas à Charlotte.

Il est sauvé !...

CHARLOTTE, tombant à genoux.

O mon Dieu ! je te remercie !...

COCARDEAU, qui a placé son monde, bas à Cadet.

Tu vas entrer dans l'auberge...

CADET.

Moi !... pourquoi pas vous ?... je ne suis pas adjoint...

COCARDEAU.

Je suis père... et presque maire... ainsi... toute réflexion faite, si quelqu'un doit être tué, j'aime mieux que ce soit toi...

CADET. }

Merci... — Mais, v'là mon voyageur de c'matin...

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, RAMBERT, sous son premier costume.

CADET, bas à Rambert.

L'avez-vous vu ?...

RAMBERT.

Qui ?...

COCARDEAU.

Lui !...

CADET.

Le petit chapeau !...

RAMBERT , souriant, et montrant l'auberge.
Il est là-dedans !...

CADET.

Là ! qu'est-ce que je disais?... j'entre !... (Aux gardes.) Passez devant... et suivez-moi !... (Il entre dans l'auberge avec deux gardes.)

RAMBERT , bas à Jorly.

Eh bien ?...

JORLY , bas.

Le succès a couronné nos efforts !...

RAMBERT , bas.

Bravo !...

MAURICE , à Charlotte.

Quel est ce monsieur ?...

CHARLOTTE , avec embarras.

C'est...

JORLY , vivement.

C'est un ami !... (Se retournant et apercevant l'adjoint et les gardes.) Mais, que signifie ?...

COCARDEAU , avec mystère, à Jorly.

Chut !... l'usurpateur est pincé !...

JORLY , à part.

Que dit-il ?... (A l'adjoint, à voix basse.) Par pitié ! taisez-vous !... C'était une ruse pour rendre la raison au pauvre Maurice !.

COCARDEAU.

Il se pourrait !...

JORLY.

Notre empereur n'est autre que...

RAMBERT , à l'adjoint.

Rambert, votre serviteur, artiste au théâtre de Nantes...

COCARDEAU.

Je disais aussi... il doit être mort... du moins, il l'a été... s'il ne l'est plus...

JORLY , à Charlotte.

Après cette secousse, un peu de repos lui serait salutaire...

CHARLOTTE.

Venez, mon père... (Baissant les yeux). M. Jorly a un secret à vous confier...

MAURICE.

Un secret ?...

JORLY , regardant Charlotte avec amour.

Oh ! oui !... maintenant, je puis parler !...

CADET , sortant de l'auberge avec la redingote et le chapeau.

Monsieur l'adjoint, v'là tout ce que j'ai trouvé !...
COCARDEAU , vivement, lui mettant la main sur la bouche.

Veux-tu te taire, imbécile !... Tu ne me fais faire que des sottises...

CADET , à part.

Comme s'il avait besoin de moi pour ça...

JORLY , à Rambert.

Mon ami ! vous avez fait trois heureux !...
Voyez votre ouvrage !...

RAMBERT.

Les comédiens sont donc bons à quelque chose ?...

CHŒUR.

AIR : *Gentille Moscovite.*Désormais plus d'alarmes,
Que tout soit oublié !
Nous goûterons les charmes
De la tendre amitié.

RAMBERT , au public.

AIR : *Dis-moi, t'en souviens-tu ?*Quant de mon art empruntant la science,
J'ai, sous les traits du grand Napoléon,
Du vieux guerrier di-sipé la souffrance,
Daignez, Messieurs, finir la guérison.

MAURICE , de même.

Après ces jours de désastre et de gloire,
Si le grognard, jadis, fut mis d'côté,
Faites, messieurs, que le *Soldat d'la Loire*
Pour vous ici reste en activité. (*bis.*)

(Reprise du chœur.)

FIN DU SOLDAT DE LA LOIRE.